JANETTE BERTRAND

UN HOMME, TOUT SIMPLEMENT

Libre Expression

UN HOMME,
TOUT SIMPLEMENT

De la même auteure

Un viol ordinaire, Libre Expression, 2020.
Vous croyez tout savoir sur le sexe ?, avec Michel Dorais, Libre Expression, 2018.
Avec un grand A roman, Libre Expression, 2017.
La Vieillesse par une vraie vieille, Libre Expression, 2016.
Lit double 3, Libre Expression, 2014 ; collection « 10 sur 10 », Stanké, 2016.
Lit double 2, Libre Expression, 2013 ; collection « 10 sur 10 », Stanké, 2015.
Lit double 1, Libre Expression, 2012 ; collection « 10 sur 10 », Stanké, 2015.
Ti-Boutte, La Bagnole, 2010.
Le Cocon, Libre Expression, 2009 ; collection « 10 sur 10 », Stanké, 2013.
Le Bien des miens, Libre Expression, 2007 ; collection « 10 sur 10 », Stanké, 2012.
Les Recettes de Janette, cuisine, Libre Expression, 2005.
Ma vie en trois actes, Libre Expression, 2004 ; collection « 10 sur 10 », Stanké, 2011.
Avec un grand A, Libre Expression, 1990.

JANETTE BERTRAND

UN HOMME, TOUT SIMPLEMENT

Libre Expression

À tous les hommes

Prologue

Laurent a été accusé d'agression sexuelle par Léa, son ex-amoureuse. Un viol ordinaire, comme il y en a tant. Après un an d'attente des procédures judiciaires, l'eau a coulé sous les ponts et Laurent a compris petit à petit le tort qu'il a fait à la femme qu'il aime, en ne respectant pas sa volonté au lit. Il a reconnu que son geste était agressif, mais il refuse encore le terme « viol » accolé à son agression. Il veut changer, devenir un homme plus mature, mais ne sait pas comment. Et quand il sera devenu un homme juste et mature, pourra-t-il reconquérir Léa, qu'il n'a pas cessé d'aimer ?

— Oui, p'pa, mais…

Laurent, amaigri, a l'air négligé. Lui qui perdait un temps fou à camoufler une légère calvitie se peigne avec ses doigts, sans plus. Il est avachi sur le siège en faux cuir d'un bistrot à burgers. Cheveux gris, barbe grise, teint gris, veste grise, il est gris de la tête aux pieds. Même son humeur a pris la teinte dominante. Son père avale la dernière frite molle, boit la dernière goutte d'un cola devenu tiède et met la main à sa poche pour payer et partir.

— Il y a pas un juge qui va t'envoyer en prison. S'il fallait emprisonner les gars qui prennent leur fun sans demander la permission, il y aurait pas un seul gars en liberté sur la terre.

Il se lève à moitié. Du regard, Laurent le fait se rasseoir.

— Faut que Léa retire sa plainte. Je vis plus, avec cette accusation qui me pend au bout du nez. Ça fait un an que j'ai l'épée de Damoclès…

— As-tu vu un psychologue ? T'avais dit…

— Ç'a pas marché. Moi, je suis un gars de solutions, il en avait pas. Ç'aurait pris des mois à me creuser les méninges.

— Je te comprends. Puis ça existait pas, les psys, dans mon temps, on devenait fous tout seuls ! Léa, je vais y parler, moi, elle me fait pas peur.

— Laisse faire !

Le ton est raide, définitif.

— Là, je te suis plus. Ta mère me dit : « C'est ta faute, toute cette histoire-là, t'étais jamais là. » Je prenais un mois de congé, je revenais à la maison pour être près de toi. Aujourd'hui, je t'offre de régler ton problème, et tu veux pas.

— Je m'excuse, je suis pas habitué que tu t'occupes de ce qui m'arrive.

— Tu vas m'arrêter ça !

— C'est vrai, ce que maman dit, t'as été un père absent.

— C'est toujours ben pas de ma faute si t'as agressé ta blonde. Wooh là ! Les parents, on fait de notre mieux, pousse pas.

— Ce que je voulais dire, c'est que tu la connais pas, Léa, quasiment pas. Tu l'as vue combien de fois ?

— C'est pas la quantité.

— P'pa, t'as passé trente-neuf ans loin de moi. À ma naissance, t'as décidé d'être un père absent…

— J'ai pas décidé ! Il est bon, lui ! J'ai-tu décidé, moi, de naître dans une famille de cinq gars qui devaient aider leur père sur la ferme ? J'ai-tu décidé de tomber en amour avec ta mère, une fille qui était tannée de la pauvreté et qui voulait se marier à condition de pouvoir vivre dans un certain confort, ce qui m'a obligé à travailler au loin parce que ça rapportait plus ? Une femme qui voulait pas d'enfants. J'ai rien décidé.

— T'as décidé de me faire… malgré maman.

Paul est surpris. C'était un secret de couple.

— Heille, toi, là ! Une petite gêne ! Ce sont des affaires passées en dessous de la couette, et ce qui se passe en dessous de la couette, ça regarde pas les enfants.

Il se radoucit.

— Compte-toi bien chanceux, mon gars. Si j'avais pas… disons, forcé un peu la note, tu serais pas là.

— Parfois, je me demande si ce serait pas mieux.

Paul est troublé. Son fils est vraiment déprimé.

— Non, non, la vie, c'est un cadeau. En tout cas, moi, je regrette pas une seconde de t'avoir eu. N'empêche que ta mère avait pas d'affaire à te parler de ça. Mais pour en revenir au père que j'ai été…

— J'ai pas eu de modèle masculin, ça, c'est certain.

— J'ai jamais voulu être un modèle pour toi, au contraire. Je voulais un fils qui serait mon chum, mon meilleur ami, un ami qui comprend ce que c'est de faire vivre une famille. T'as déjà manqué de quelque chose ? Je t'ai acheté tout ce que t'as voulu. Encore, il y a pas longtemps, je t'ai rapporté une montre qui compte tes pas. C'est pas donné.

— Tu parles d'argent quand je te parle d'amour. Câline, p'pa, tu me décourages des fois.

— Baptême, c'est toi qui me décourages ! Tu penses que t'as pas été correct avec ta blonde ? Qu'est-ce que tu fais ? Tu me mets ça sur le dos. Au lieu de m'accuser, regarde-toi donc en face pour voir comment t'en es arrivé là. Puis qu'est-ce que tu fais pour reprendre ta vie en main ? Hein ? Hein ?

Ils se regardent, incapables de se rejoindre. Paul abdique :

— Nous deux, on peut pas se parler, ça tourne toujours mal. Je me demande si ça existe, des pères et des fils qui se parlent pour vrai. Moi, j'en connais pas. J'ai l'impression – tu me le dis si je me trompe – que, ta mère et toi, vous pouvez communiquer ensemble, tandis que nous deux, on est deux coqs qui s'arrachent les plumes. Je trouve ça d'une tristesse…

— Avec maman, il y a pas de compétition. On veut pas avoir raison, ni l'un ni l'autre. Toi, tout seul dans ton camion, t'as pas appris à communiquer.

— Eh ben, je te communique ceci : arrange-toi avec ta mère. Puis tiens ! Paye l'addition pour lui prouver que je t'achète pas.

Et Paul, le dos droit et le cœur en miettes, sort du restaurant non sans avoir laissé tomber :

— C'est pas moi, le coupable, c'est toi, oublie pas ça.

Laurent, découragé, regarde l'heure. Il se souvient qu'il a rendez-vous avec son patron à 14 heures. Il est 14 h 15. Il paye, court presque jusqu'au bureau, non loin du restaurant. Tout essoufflé, il frappe deux petits coups, attend le « Entrez » et ouvre la porte du bureau présidentiel.

— Ferme !

Il obéit. Son patron, propriétaire de la boîte de publicité où il travaille, est un homme d'action dont l'autorité est incontestable. C'est lui qui décroche les contrats et voit à leur réalisation. C'est lui qui emploie les publicitaires, et il est à peine plus vieux que son employé.

Il demande à Laurent, qui se tient raide devant lui, de s'asseoir.

— Moi ?

— J'en vois pas d'autres dans la pièce. Oui, toi ! Comment vas-tu ?

Laurent se compose une attitude d'homme intègre et bien dans sa peau.

— Bien, très bien. *Full speed !*

— Mets-en pas trop, ç'a l'air faux.

M. Verneuil appuie ses coudes sur la table moderne en verre, penche un peu la tête. On dirait un prêtre dans le confessionnal.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien !

Laurent est rouge et ce n'est pas seulement parce qu'il a couru.

— Fâche-toi pas !

— Je suis pas fâché. J'ai une vie en dehors du bureau, ma vie personnelle.

— Comment va ta vie personnelle ?

— Bien. Numéro un.

Le ton est cassant. Laurent se lève.

— Si vous êtes pas content de mon travail, on peut discuter, mais ma vie privée…

— Mais si ta vie privée nuit à ton travail ?

Laurent est étonné. Depuis un an, il cache ses déconvenues sentimentales à tous ses collègues. Comment son patron a-t-il pu apprendre ce qu'il vivait ?

— Je comprends qu'un de mes collaborateurs ait une peine de cœur, d'argent ou autres, mais ça ne doit en aucun cas mettre en péril l'entreprise que je porte à bout de bras.

Pendant que son patron déballe ses prouesses d'homme d'affaires, Laurent sent un nœud se former dans sa gorge. Il tousse pour l'extirper, sort deux mouchoirs de papier qu'il trimballe dans la poche fessière de son jean griffé et fait semblant de se moucher pour détourner le regard de son patron et dissimuler les larmes qui embuent ses yeux.

— Depuis un an, t'es comme absent. Oh, tu rentres travailler, tu fais ce que t'as à faire, mais je ne sens plus ta fougue d'avant. T'as moins d'intérêt pour les clients. Moins d'ardeur à l'ouvrage. C'est comme si tes pensées étaient ailleurs. Je me trompe ?

Et là, Laurent fond comme du beurre au soleil. Il tente de s'expliquer, mais les mots sortent en

sanglots. M. Verneuil ne sait plus quoi dire, ni quoi faire. Il a l'habitude de négocier avec ses employés, pas de les consoler. Tout ce qu'il trouve à faire, c'est lui brasser l'épaule d'une main virile. Quand Laurent se calme, il le met doucement à la porte en prétextant une réunion urgente en ville.

Laurent sort du bureau fatigué, humilié.

— Ça peut plus continuer comme ça !

Il a prononcé ces paroles à voix haute, mais personne dans le grand espace ouvert et moderne ne semble les avoir entendues, par discrétion.

Arrivé à son poste, Laurent prend le téléphone.

— Oui, allô ?

— Sébastien ?

— C'est moi. Ah, Laurent. Ça va ?

— Non.

— Tu veux m'en parler ?

Laurent hésite.

— Non.

— Tu veux joindre le groupe ?

— Non.

— Quand tu voudras.

— Pour brailler devant le monde ? Avant, moi, je pleurais jamais. C'est rendu que je pleure comme une fille. Je veux pas être une fille, je suis un homme. Je vais pas changer pour pire.

— Parce que, être une fille, c'est… ?

Laurent ne souhaite pas s'embarquer dans une discussion qui lui semble sans issue.

— Je veux juste te dire que je suis pas prêt pour le groupe d'hommes mercredi. Je vais t'appeler quand je le serai.

— Laurent, écoute. Pour toi, c'est l'inconnu, des gars qui se parlent. C'est normal d'avoir un peu peur.

— J'ai pas peur ! Le fond de l'histoire, c'est que je crois pas que je puisse changer, pas à mon âge. Changer pour quoi ? Je veux pas changer.

— Il s'agit pas de changer l'homme que tu es, mais de l'améliorer.

— Je suis fait de même. Trop vieux pour changer !

Il coupe la communication, ouvre son agenda, voit que c'est le jour du souper où lui et ses amis du cégep se rencontrent au restaurant. Il va déjà mieux.

***

Ce soir d'octobre, les chauffe-terrasses de la brasserie fonctionnent à plein régime. Des serveuses en jupettes et chandails moulants papillonnent autour des clients, tels des objets de désir. Quand Laurent se pointe, un peu en retard, comme

toujours, Michel est en train de parler des jeux vidéo qui meublent sa vie.

— Pourquoi, depuis la nuit des temps, les hommes font la guerre ? Parce qu'ils aiment ça. J'aurais aimé inventer un jeu où on a le droit de tuer tant qu'on veut, qui on veut, juste pour le plaisir de tuer.

— *Call of Duty*, c'est le jeu de guerre qui a été le plus vendu au monde, réplique Simon.

Nick se lamente :

— Moi, j'ai trois filles et une femme, et les jeux violents, ça rentre pas chez nous. Elles aiment pas la violence, mes femmes. Ça fait qu'on écoute des histoires de filles. Toi, Laurent ?

— Euh… Si vous voyiez les jeux, les vidéos, les films de guerre que j'ai à la maison. J'en ai pour des milliers de dollars !

Simon, que les vantardises de Laurent agacent, enchaîne :

— Comme ça, on est prêts si une guerre se déclare. Les gars, nous autres, soit on fait la guerre, soit on joue à la guerre, soit on regarde la guerre qui tue du monde. On est faits de même.

Laurent saute sur la phrase et s'en empare :

— C'est ça que je me dis. On est faits de même. Pourquoi on changerait ? Les femmes nous demandent de changer. Pour devenir comme elles ?

Non, merci ! L'amour, c'est le fun au lit, mais vivre à deux comme but dans la vie, non, monsieur !

Michel, pour changer la conversation, lance :

— On en est où, avec le groupe d'hommes entre nous ? C'est à l'eau ? Laurent, il est bon pour partir des projets puis les laisser tomber.

Piqué au vif, ce dernier ment avec un naturel consommé :

— Moi, ça ? J'attendais le dessert pour vous proposer une date, un lieu.

— Pour moi, c'est urgent, répond Nick. Tant que je dirai pas à ma femme que je suis embarqué dans un genre de thérapie, elle va me brandir la menace du divorce. Le plus vite sera le mieux. C'est du trouble, le divorce, puis ça coûte cher au gars. Regardez Simon, sa femme l'a mis tout nu dans la rue. Il s'est fait laver. Alors, si me voir faire une thérapie de groupe, ça calme ma femme…

Laurent se redresse sur sa chaise et annonce :

— Mercredi soir, 7 heures, chez moi. Vous apportez la pizza, je fournis la bière.

Simon consulte Michel du regard.

Celui-ci, qui a la réputation de rouspéter, rouspète :

— On est quatre, c'est pas un groupe. Faudrait être dix ou douze. Puis qu'est-ce qu'on va faire de plus que ce qu'on fait là ? Hein, Laurent ?

— D'habitude, on se vante de nos prouesses, là, on va parler de nos problèmes.

— J'en ai pas, de problèmes, réplique Simon. Toi, Michel, as-tu un problème ?

— Non. Je suis célibataire.

Il se trouve drôle.

— Moi, j'en ai, dit Nick. Quatre femmes dans ma vie, faut que je rame fort pour rester viril. Heille, à ma fête, elles m'ont offert du parfum pour hommes. Moi, le *beef* de deux cent vingt livres, six pieds et deux, je suis obligé de mettre du « sent-bon » pour leur faire plaisir. Ça pue la fille, ce jus-là. Je vous dis, je me sens comme un travesti.

— Moi, jamais personne me fera mettre du parfum, je mets même pas d'after-shave, affirme Michel. J'utilise un savon non parfumé. Je veux sentir l'homme. Les femmes que j'ai eues – et j'en ai eu quelques-unes –, ce qu'elles aiment, c'est mon odeur. Rasage aux deux jours, douche aux deux jours : les femmes te tombent dans les bras. On se lave trop. La propreté est contre l'amour. Napoléon écrivait à Joséphine, sa femme, quand il revenait de la guerre : « Ne te lave pas, j'arrive. »

Laurent intervient :

— Ce que vous comprenez pas, les gars, et que mon nouvel ami Sébastien me dit, c'est que nous,

les hommes, on cache nos émotions au fond de nous de peur de montrer nos faiblesses.

Un silence tombe comme une chape de plomb.

Laurent poursuit :

— On est pas automatiquement changés en filles quand on parle de nos émotions. Enfin, c'est ce que Sébastien dit, puis c'est un vrai homme. Si vous le voyiez ! Lui, c'est pas un *beef*, c'est un taureau !

Simon, jaloux que Laurent se soit fait un nouvel ami, lance :

— Puis ce que Sébastien dit, on sait ben…

— Chez nous, confie Nick, mon père avait l'émotion dans les mains. Il était pas content de moi ? J'y goûtais : à mains nues, avec la *strap*, la tapette à mouches. Aujourd'hui, je lève la main sur mes filles ? Elles appellent la DPJ !

Michel déclare négligemment :

— J'ai pas ça, moi, des émotions. Je sais même pas ce que c'est.

— Moi non plus. J'ai des sentiments, mais pas d'émotions, assure Simon.

Laurent, heureux d'en savoir plus que ses amis, rétorque :

— Les émotions, c'est ce qui distingue les êtres humains des ordinateurs. On a comme un logiciel de plus, mettons. Tu vois une belle fille dans

la rue, elle te regarde, elle te sourit, elle est sexy, tu rougis, tu trembles de désir. C'est pas un sentiment, c'est une émotion. Un sentiment, c'est dans le cœur, les émotions, c'est dans le corps. C'est le corps qui réagit aux sentiments, peut-être.

Michel voudrait bien parler de choses plus tangibles, plus concrètes, comme le sexe.

— Donc quand je bande, c'est une émotion, c'est mon corps qui réagit à un sentiment.

— Euh… oui. Non. Le pénis a pas d'émotions.

Laurent s'attend à ce que Michel démolisse son raisonnement par une blague cochonne, alors il enchaîne :

— Sébastien dit qu'il y a juste sept émotions. Il y a la joie, la tristesse, la colère, la peur, la surprise, le dégoût et la honte.

Michel et Simon sont agacés. Ce Sébastien prend décidément trop de place. Laurent continue sur un ton professoral :

— Ta blonde que t'aimes, ça, c'est un sentiment. Tu vas chercher ta blonde qui arrive à la Gare centrale, mettons. Quand tu la vois apparaître avec sa valise à la main, d'abord tes yeux captent sa beauté, puis tes oreilles entendent sa voix qui dit ton nom comme personne l'a jamais dit. Les hormones se mettent de la partie. Le cœur bat fort, t'as chaud, tu transpires. Tu la

prends dans tes bras, tu l'embrasses et tu as une érection. Une chance : t'as un cerveau ! C'est le siège des sentiments, comme le sentiment amoureux, le sentiment amical, le sentiment de culpabilité, d'abandon, de solitude, d'appartenance. Tu voudrais peut-être la prendre, là, au beau milieu de la gare, mais ton cerveau s'oppose, alors tu lui donnes un petit bec, tu prends sa valise puis t'attends que ton érection passe. Une chance qu'on a un cerveau. Ça nous distingue des animaux.

— Ouais, mais si t'as pris de l'alcool puis que t'es *feeling*, parfois, tu l'écoutes pas, ton cerveau, puis t'es dans la marde. Hein, mon Laurent ? lance Simon.

Il commande une autre tournée de bières et se met à parler de hockey. Nick, qui voudrait bien que se concrétise le projet de groupe d'hommes, puisque sa vie de couple en dépend, profite d'un court silence et demande à Michel :

— Tu penses vraiment que t'as pas ça, des émotions ?

— Je suis émerveillé par…

— Des grosses boules ? Un gros cul ? Comme tous les gars sur la terre, l'interrompt Simon.

— Vous comprenez rien, répond Laurent, désarçonné. Il y a rien à faire avec vous autres.

Michel, qui se lève pour aller aux toilettes, lui glisse en passant :

— Nous autres, on est doux comme des agneaux avec les femmes. Si toi, t'as des problèmes de violence à régler, nous, on en a pas.

Simon, qui prend toujours pour Michel, en rajoute :

— On est pas de même, ça fait que… qu'est-ce qu'on ferait dans un groupe d'hommes ? Se pogner le beigne ?

Laurent est furieux :

— O.K., les gars. Je vous force pas. Vous êtes libres. Vous venez, on se parle dans le casque, vous venez pas, je joins le groupe de Sébastien.

Il se lève et, pour se faire pardonner son insistance auprès de ses amis, demande l'addition et la règle. Il sait dans son for intérieur – il l'a appris de son père – que payer est un geste de pouvoir, de contrôle, c'est un geste qui le remonte dans son estime. Ces temps-ci, il a besoin de se prouver qu'il est un homme, un vrai, comme dans l'ancien temps. Il en doute.

« Je suis ici parce que je suis tanné de moi et des gars comme moi qui se pensent supérieurs aux femmes et qui sont contrôlants. Parfois violents. »

Laurent, accusé d'agression sexuelle par Léa, son ex-amoureuse, est en attente des procédures judiciaires. Depuis un an, l'eau a coulé sous les ponts et Laurent a peu à peu compris ses torts, pourtant il refuse encore le terme « viol » accolé à son geste. Il souhaite changer, devenir un meilleur homme, sans savoir comment. Sa rencontre avec Sébastien, qui dirige un petit groupe de parole et d'écoute entre hommes, l'aidera à atteindre son but. Son cheminement apportera aussi de grandes réflexions chez ses parents, Julie et Paul. Laurent voudrait bien reconquérir sa Léa. Mais la route ne sera pas de tout repos.

JANETTE BERTRAND a beaucoup écrit : journalisme, romans, essais et de nombreuses dramatiques pour la télévision, où elle a créé et animé plusieurs émissions visant à faire tomber des préjugés et des tabous. Son importance a été maintes fois soulignée par de prestigieux prix et distinctions, dont le prix Hommage Guy Corneau 2021 pour sa contribution au bien-être des hommes et de façon significative à la valorisation de la réalité masculine au sein de la société.

ISBN 978-2-7648-1503-8

Groupe Livre QUÉBECOR